

n.º 25

TINKUY

Boletín de Investigación y Debate



Tinkuy

Boletín de Investigación y Debate

n.º 25

Agosto-Diciembre 2020

ISSN 1913-0481

Département de littératures et de langues du monde

Faculté des arts et de sciences

Université de Montréal

Correo electrónico: revista.tinkuy@gmail.com

https://ilm.umontreal.ca/recherche/publications.html

Fundador

Juan Carlos Godenzzi

Director

Luis Fernando Rubio

Director de redacción

Óscar Zabala

Consejo consultivo (Université de Montréal)

Anahí Alba de la Fuente

Ana Belén Martín Sevillano

Olga Nedvyga

Enrique Pato

Coordinador del número

Óscar Zabala

Diseño

Carolina Barbosa Luna

Corrección y estilo

David Arias

Eduardo González

Anahí Martínez

Óscar Zabala

Traducción

Daphné Morin

Comité editorial

David Arias

Eduardo González

Anahí Martínez

Daphné Morin

Ruben Pérez

Jacqueline Avila Alvarez

Luis Fuentes

Luis Rubio

Marie-Pierre Arsenault

Óscar Zabala

Comité científico

Carola Mick (Université de Paris, Ceped), Azucena Palacios (Universidad Autónoma de Madrid), Guillermo Soto (Universidad de Chile), Aldo Olate (Universidad de la Frontera, Temuco), Marleen Haboud (Pontificia Universidad Católica del Ecuador), Angelita Martínez (Universidad Nacional de la Plata, Argentina), Adriana Speranza (Universidad Nacional de Moreno, Argentina), Catherine Poupény-Hart (Université de Montréal), Nicolas Beauclair (Université de Montréal), Ana María Davis (Universidad de Sevilla), Philipp Dankel (Universität Basel), Felipe Hasler (Universidad de Chile), Mauro Mendoza (Universidad Nacional Autónoma de México), Jéssica Romero (Pontificia Universidad Católica del Perú), Rocío Caravedo (Pontificia Universidad Católica del Perú), Álvaro Ezcurra (Pontificia Universidad Católica del Perú), Laura Morgenthaler-García (Ruhr Universität Bochum), Ricardo Andrade (University of Pennsylvania), Raúl Bendejú Araujo (Freie Universität Berlin), Piero Costa (Universidad de Verona), Adrián Freja de la Hoz (Universidad Tecnológica y Pedagógica de Tunja [UPTC]), Iván Vicente Padilla Chasing (Universidad Nacional de Colombia), Juan David Escobar (Universidad Nacional de Colombia), Marco Antonio Lovón (Universidad Nacional Mayor de San Marcos), Andrés Napurí (Universidad Nacional Mayor de San Marcos), Liz Moreno Chuquen (Universidad del estado de Idaho)

El contenido de esta revista cuenta con una licencia de Creative Commons de “reconocimiento, no comercial”, Internacional 4.0 que puede consultarse en <https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/>





Boletín de Investigación y Debate

n.º 25
Agosto-Diciembre 2020

La ville et le langage : trajectoires et points de vue de locuteurs à Santiago du Chili

Juan C. Godenzzi

juan.carlos.godenzzi@umontreal.ca

Université de Montréal

Résumé

Cet article étudie le cas de deux locuteurs provenant de milieux hautement différenciés de la ville de Santiago du Chili pour s'intéresser au langage depuis le point de vue du sujet parlant. À travers le récit du parcours linguistique de chacun des participants, on découvre la forte intuition qu'ils possèdent quant au pouvoir de la parole et à sa relation symbiotique avec l'espace urbain, la ville et le parler apparaissant dans leur discours comme étant perméables l'un à l'autre. On en retire que le locuteur ordinaire possède une compréhension surprenamment complète du langage et fait preuve d'une grande perspicacité quant à son interaction avec et dans l'environnement tant physique que social; et que, par conséquent, sa perspective est susceptible d'alimenter la linguistique telle que vue par les linguistes.

Mots clés : locuteurs, mobilité urbaine, pratique langagière, Santiago du Chili

Cómo citar (MLA): Godenzzi, Juan Carlos. "La ville et le langage : trajectoires et points de vue de locuteurs à Santiago du Chili". *Tinkuy. Boletín de Investigación y Debate*, n.º 25, 2020, págs. 60-74.

ISSN 1913-0481



Resumen

Este artículo estudia el caso de dos hablantes provenientes de dos medios sociales fuertemente diferenciados de Santiago de Chile para acercarse al lenguaje desde el punto de vista del hablante. A través del relato del recorrido lingüístico de los participantes, se descubre que poseen una fuerte intuición con respecto al poder de la palabra y a su relación simbiótica con el espacio urbano, puesto que su discurso expresa una permeabilidad entre la ciudad y el hablar. Se concluye que el hablante ordinario tiene una comprensión sorprendentemente completa del lenguaje y es sumamente perceptivo en cuanto a la interacción de este con y dentro del ambiente tanto físico como social. Por tanto, su perspectiva tiene el potencial de alimentar la lingüística de los lingüistas.

Palabras clave: hablantes, movilidad urbana, práctica del lenguaje, Santiago de Chile

Abstract

This article addresses the case of two speakers of strongly differentiated social standing in Santiago de Chile. Its goal is to study language from the speakers' point of view. Through the participants' telling of their linguistic trajectory, we discover that they possess a strong intuition regarding both the power of words and their symbiotic relationship with the urban space: indeed, their discourse depicts the city itself and the act of speaking as being permeable to each other. Our conclusion is that the ordinary speaker demonstrates a surprisingly complete understanding of language and is incredibly perceptive as to its interaction with and within the social and physical environment, therefore putting forward a point of view that has the potential to enrich the field of linguistics as seen by linguists.

Keywords: speakers, urban mobility, language practice, Santiago de Chile

Si la ville est une entité matérielle et un construit socio-économique, elle est aussi un récit permettant l'articulation entre les deux (Morin 197). De là la pertinence de prêter attention à ce que les citoyens racontent sur la ville, mais aussi sur la manière de parler en ville. Le fait de penser la ville et le langage à partir de l'expérience propre peut devenir source d'une réflexion autre et sur la ville, et sur l'activité langagière, susceptible d'entrer en dialogue avec l'urbanisme des urbanistes et avec la linguistique des linguistes. Dans cet esprit, le présent article cherche à connaître la manière dont les locuteurs expriment leur expérience d'habitation de la ville et du langage.

Dans ce qui suit, nous allons d'abord préciser le cadre théorique et méthodologique, pour ensuite nous centrer sur les parcours et les points de vue de deux habitants appartenant à deux milieux très différenciés de Santiago du Chili.¹ Ensuite, nous effectuerons une analyse pour dégager les caractéristiques de la vision et les jugements que les habitants portent sur la ville et sur le parler; et enfin, nous ferons un bilan interprétatif pour rendre explicite la manière dont la vie urbaine s'imbrique et s'entremêle avec l'activité du langage.

1. Cadre théorique et méthodologique

Cette étude trouve son cadre conceptuel dans la *phénoménologie du langage* telle que formulée par Merleau-Ponty, qui remet en question la séparation dichotomique que la linguistique moderne avait établie entre 'langue' et 'parole' ainsi que l'idée que l'expérience de la parole n'a rien à nous enseigner sur 'l'être du langage'. Il affirme plutôt : « Dès qu'on distingue, à côté de la science objective du langage, une phénoménologie de la parole, on met en route une dialectique par laquelle les deux disciplines entrent en communication » (140). La phénoménologie du langage nous enseigne que la langue du linguiste est aussi intégrée chez chaque locuteur, avec les particularités que celui-ci y ajoute, ce qui constitue « une nouvelle conception de l'être du langage, qui est maintenant logique dans la contingence, système orienté, et qui pourtant élabore toujours des hasards, reprise du fortuit dans une totalité qui a un sens, logique incarnée » (142). Au lieu de s'opposer à la langue, la parole « est ce moment où l'intention significative encore muette et tout en acte s'avère capable de s'incorporer à la culture, la mienne et celle d'autrui » (149). Dans cette même perspective, il a été signalé que la *tension* entre la question des formes ou des structures, d'une part, et la question de l'expérience, de l'autre, s'avère très féconde dans le domaine de la philosophie et des sciences sociales, car deux régimes d'intelligibilité sont mis à travailler ensemble (Descola 727). En somme, cette conception phénoménologique du langage va nous permettre d'insérer la langue des linguistes dans la parole des locuteurs, ainsi que la structure de la langue dans l'expérience urbaine des citoyens. Le retour au sujet parlant va donc permettre de resituer la structure dans l'écosystème de l'activité langagière.

¹ Ces personnes font partie d'un ensemble d'une vingtaine de locuteurs interviewés dans le cadre d'un projet pilote subventionné par l'UdeM-CRSH. Les entretiens ont été réalisés entre octobre et décembre 2016 avec des locuteurs appartenant aux différentes couches sociales de Santiago. Le prénom des interviewés a été changé. Cet article développe la communication faite lors du 85^e Congrès de l'ACFAS, Université McGill, Montréal, 8-12 mai 2017.

Les données sur lesquelles est basée cette étude ont été collectées en 2016, à Santiago du Chili. Cette ville est constituée de 35 quartiers (*comunas*) socialement différenciés. Dans cet ensemble, trois zones peuvent être identifiées : la zone A, celle des quartiers habités par les *groupes favorisés* (Las Condes, Vitacura, Lo Barnechea); la zone B, celle des quartiers habités par les *classes moyennes*; et la zone C, celle des quartiers habités par les *groupes défavorisés*. Pour les besoins de cet article, nous avons choisi deux locuteurs : Hernando, qui habite dans la zone C (San Bernardo), et Sara, qui habite dans la zone A (Las Condes).² L'entretien qui a été pratiqué avec chacun d'eux a eu une durée de 60 minutes et a eu recours à un seul registre : la situation d'enquête. Chaque locuteur était invité à raconter sa propre trajectoire de vie et son expérience urbaine et langagière actuelle.

2. Parcours et points de vue

2.1 Un migrant mapuche à Santiago

Hernando, qui avait 49 ans au moment de l'interview, est né dans une communauté mapuche, dans la région de l'Araucanie (IX Région), au sud du Chili. Enfant, il a été élevé par ses deux grands-mères, qui ne parlaient que le mapudungun, la langue du peuple mapuche. Après ses études à l'école primaire de sa communauté, il a dû s'investir davantage dans les travaux agricoles. En raison de la pénurie de terres et de bétail, ainsi que du bas prix des produits agricoles, Hernando s'est vu obligé de quitter sa communauté pour aller chercher du travail à la capitale. Arrivé à Santiago avec un espagnol assez élémentaire, il a d'abord travaillé dans le domaine de la construction, pour ensuite devenir employé de services dans un établissement universitaire. Lorsque des étudiants et des professeurs de l'université ont découvert qu'il parlait mapudungun, il a été invité à enseigner sa langue et à recevoir des leçons de grammaire. Il a appris la méthode d'enseignement des langues secondes et, avec la collaboration de jeunes étudiants, il offre maintenant des cours de mapuche dans plusieurs institutions, dont trois universités. Il est ainsi devenu professeur et aussi activiste de la revitalisation du mapudungun. Il a huit enfants et habite le quartier populaire de San Bernardo, où il n'est pas très à l'aise à cause du climat d'insécurité qui règne. Il exprime que son souhait serait de retourner dans sa communauté, mais que les conditions ne sont pas favorables pour le faire.

Dans l'extrait suivant, Hernando raconte sa *trajectoire sociolinguistique*. Au départ, dans sa famille, il était monolingue : il ne parlait que le mapudungun. Au sein de sa communauté, il a commencé à être exposé à une modalité particulière d'espagnol, celle qu'il appelle « un espagnol très *campesinado* », qui est le résultat de la « création propre » des mapuches pour parler « un espagnol » :

- (1) [...] en mi niñez yo era monolingüe. No sabía... no... no... mis dos abuelas que me criaron solamente... ella[s] eran mapuche[s] monolingüe[s]. Claro, no sabían español. Bueno, eh... yo aprendí el español en el contacto. Lo poco y na[da] que se sabe, ¿cierto? Y porque era una comunidad, eh... se habla un español igual muy básico. Un español muy campesinado. Hasta puedo atreverme a decir que ello[s] hacen su propio... propio... propia creación para hablar un español.

² Le prénom des deux locuteurs a été changé.

Dès son enfance, il a vécu l'expérience de la diversité idiomatique et de la possibilité d'entrer dans l'espace d'une autre langue, tout en découvrant que les langues n'ont pas la même valeur sociale et institutionnelle. Cela transparaît lorsqu'il raconte ce qui s'est produit quand il a commencé à fréquenter l'école, lieu où le mapudungun était banni :

- (2) Yo estudié cuando había [...] un colegio [...] en la comunida[d] donde yo vivo y... a ver... eh... ahora me doy cuenta de que fue una... que el estado chileno por ejemplo... [...] no es que se haiga dad[o] cuenta, sino que eh... no preparó bilingüe, profesores bilingüe[s] para que enseñara[n] los dos idioma[s], español y mapuche. [...] Y fue terrible complica[d]o eso para mí porque [...] no avanzaba en mi[s] estudio[s], [...] ¿no? tenía otro... otro concepto, otro chip como se dice la gente.

Après son arrivée à Santiago, il a dû s'accommoder d'abord à la façon de parler des travailleurs de la construction, puis à la modalité linguistique universitaire. De ce fait, il constate son déplacement à travers trois modalités d'espagnol : celle qui est parlée à la campagne, celle qui est parlée par les travailleurs de la construction et celle qui est parlée par les 'académiques' de l'université. Sa mobilité migratoire et professionnelle a donc entraîné des changements linguistiques dont il est bien conscient. Il affirme que « la langue se parle selon le territoire »:

- (3) La migración mapuche en la ciuda[d] no es casualida[d], sino e[s] que la usurpacione[s], la pobreza, ¿no es cierto? No[s] arrinconaron y no[s] dejaron un pedacito de tierra [...]. [...] me vine a trabajar a Santiago en una construcción. Y cuando llego a la construcción eh..., el lenguaje también eh... e[s] otro lenguaje, otro lenguaje del español. Otro lenguaje del español que yo no escuchaba en el campo. Claro, porque [...] la lengua se habla de acuerdo al territorio, igual. En toda[s] la[s] lengua[s] como... como... la lengua mapuche como de cualquier idioma, se habla territorialmente. [...] Hablaban como parábola [en la construcción], una palabra así para decir otras cosas. Como decir, estaba trabajando un maestro y dice: "mire este, lorea, lorea cómo lo está haciendo. Lorea mire". Y entonces[s] llegái[s] acá... no podí[s] hablar así po... e[s] la univervdad. Entonces[s] son tre[s] lenguaje[s] diferente[s] que yo alcancé... que yo... que yo conozco. "Puta que estái[s], estái[s] grande vos", ¿ah?, en el campo, "puta que estái[s] grande", ¿ya? [...] Y... en la construcción "shhhh que ha crecido", "shhhh que ha crecido" y le pone el shhhh.

D'après son expérience, Hernando exprime que « la langue est communauté », c'est-à-dire une activité historique et sociale particulière, et que le fait de parler génère des liens communautaires. Parler en mapudungun avec quelques apprenants de cette langue à Santiago a signifié pour lui faire naître une nouvelle petite communauté, tel qu'il le mentionne en (4). Pourtant, la force intégratrice du langage peut être bloquée par une « barrière économique », notamment entre les migrants mapuches et le groupes habitant les quartiers chics de la ville, comme en témoigne le fragment (5) :

- (4) [...] todo ser vivo tiene un lenguaje y... y la lengua es comunida[d]. Claro, o sea que si... por ejemplo, yo aquí hice comunida[d], aquí no se hablaba mapuche... porque e[s] una universida[d], ¿ah? No le... [...] para ello[s] el mapudungun era historia en el baúl del recuerdo, eran lo[s] mapuche[s] eso[s] hablaban, eso[s] bailaban, eso[s] comían, ¿ya? Y llego y digo: "no, lo[s] mapuche[s] sentimo[s], nosotros[s] hablamos, [...] tenemo[s] nuestro lenguaje, tenemo[s] nuestra cosmovisión, nuestra lengua". Entonces[s] lo[s] niño[s]... nadie decía decía "mari mari", e[s] decir, 'hola' en mapudungun. [...] Y hoy día todo[s] lo[s] que están en el curso, me ven acá y me dicen "mari mari, peñi". ¿Por qué? Porque yo hice comunida[d].

(5) Entrevistador (E): ¿Qué parte de Santiago conoce?, ¿conoce todo Santiago uste[d]?

H: Eh, sería mentiroso si dijera que sí porque hay lugares que nosotros no entramos. ¿Por qué? Por la barrera económica. [...] aquí hay lugares parcializados, ¿ya? Por, por el socioeconómico, intelectual y todo.

E: ¿Qué [...] lugares o qué comunas o qué barrios no conoce?

H: Como el Barrio Alto por ejemplo.

E: ¿Ese es de clase alta?

H: Clase alta. Y ellos por socioeconómico, intelectualmente son... viven en su mundo. [...] Y hay islas lingüísticas también. Porque existe esto. Hable para conocerte, para saber si [...] puedo ser tu amigo.

La cohabitation entre Chiliens et migrants étrangers est aussi l'occasion soit d'établir de nouveaux liens, soit de ne pas le faire. Hernando fait référence à la façon amusante dont le lien social commence à se construire entre les Haïtiens et les gens des quartiers populaires, ce qui l'amène à dire que « celui qui parle féconde », tandis que « celui qui ne parle pas meurt » :

(6) E: He visto [...] que hay mucho eh haitianos ahora, ¿no?

H: Claro eh, mire, lo mismo que le iba a comentar un poco eh... el que habla, fecunda, ¿sí? El que habla fecunda, y el que no habla muere. Resulta que yo conozco un vecino haitiano, y es bueno pa[ra] conversar, es bueno para transmitir su lenguaje y de repente gente de la población saliendo y diciendo “*masisi*”, “*masisi*”.

E: ¿Qué significa?

H: Maricón, ¿ah?, ¿se da cuenta? Y como a la gente le encanta la insolencia, le encanta eso y todo[s] gritando en calle, y cuando ven un haitiano: “*masisi*”, pero no lo hacen por [...] de[s]pectivo, sino... no sé, entonces e[s] una cosa que... que... he estado pensando y mire me dije: “e[s] increíble cómo e[s] la lengua... increíble”. Y yo pregunté, le pregunté: “¿qué significa ‘*masisi*’?” “Significa que soy *gay*?” [...] Pero, ¿se da cuenta? Y él empezó a difundir su lengua y a hablar, ¿no es cierto? Aunque sea con insolencia, pero, pero quiere él marcar espacio en el... en la vida del ser humano.

2.2 Une jeune femme dans un milieu aisé

Sara est née à Santiago. Au moment de l'entrevue, elle avait 26 ans. Quand elle en avait 4, sa famille a déménagé à Osorno, au sud du Chili. Plus tard, lorsqu'elle en avait 17, sa famille est retournée à Santiago. Elle appartient à une famille favorisée et ses activités se déroulent notamment dans les quartiers chics de la ville. En 2016, elle faisait une licence en design graphique à l'Université Catholique et envisageait de faire une maîtrise à l'étranger. En plus de l'espagnol, elle parle le français et l'anglais. Elle a visité plusieurs pays d'Amérique du Sud et du Nord ainsi que d'Europe; elle est même allée en Chine.

Pour Sara, parler, c'est faire quelque chose de nouveau, c'est dire ce qui n'a jamais été dit auparavant. Les locuteurs « créent du langage nouveau ». Et si tous les échanges langagiers sont créateurs, il est normal qu'il y ait une grande diversité de façons de parler : une pluralité des langues, de variantes selon les groupes, voire de variantes idiolectales. Voici son témoignage :

- (7) E: Todos los seres humanos hablan, ¿pero por qué hay como seis mil, siete mil lenguas en el mundo? ¿Cómo te explicas la diversidad de lenguas?

S: No sé, qué difícil [risas].

E: Haz tu hipótesis.

S: Yo creo que... como el afán de querer siempre explicando las cosa[s], siempre hay algo nuevo que uno quiere explicar o expresar, entonces[s] van a estar siempre expli... como inventando esta[s] palabras nuevas, y en relación a la otra persona uno siempre está creando lenguaje nuevo[s] también. Yo tengo amigas con las que no[s] comunicamos de manera distinta que con otras, o las personas en pareja también se comunican de manera distinta entonces[s], si eso es de chi... o sea, desde a dos persona[s] hasta de arriba. Yo creo que de ahí como que la gente e[s] creativa entonces e[s] como normal que, que hayan tanta variante[s] me imagino. [...] yo creo que la misma persona tiene variante[s] de su propio lenguaje. [...] porque hay veces, y uno tiene que estar todo el tiempo como, como siendo creativo. Entonces uno quiere decir algo, pero no quiere que el otro sepa, o que no escuche todo lo que uno dijo pero que, o que entienda alguna parte pero no entienda todo entonces cómo lo dijo y [risas]. También uno no se da cuenta de estar pensando todo eso pero sí lo está haciendo.

Sara constate que chaque groupe a sa façon de s’habiller, de s’adresser aux autres, de dire les choses, ou de donner un ton à son discours, tel qu’exprimé en (8). Ces différences sont souvent appréhendées à travers des catégories construites par les gens, telles que celles de *cuico* et de *flaite*, que Sara se charge de définir en (9) :

- (8) E: ¿Notas que la gente también en Santiago habla de maneras distintas?

S: Sí, y que me reconocen a mí como distinta cuando llego a otro lugar. [...] A veces no sé si es porque también uno es mujer o porque, o por cómo me visto, pero por la manera de hablar, me tratan más de señorita y muy educado[s], entonces[s] al tiro entablan un trato en que, como que uno fuera más delicada, [riendo] entonces parecía, entonces yo trato de ser más educada y, y no faltar el respeto y, y de tratar de ser respetuosa, no sé.

E: Ya ya. ¿Y en qué radicaría la diferencia en esas maneras de hablar? ¿Son palabras nada más?

S: Uhm, son palabra[s], pero los tonos. [...] la, la forma de ser más directa, o menos directa a decir la cosas, también.

- (9) En el caso de “cuico” es algo que está asociado con la clase alta. Ehh, con no sé, con personas de alto[s] recurso[s], pitucos, eh, de muy buena educación, eh, que pueden ser muy pretenciosos, más soberbios, eh muchas veces asociado[s] a gente de derecha, no sé. Y que todo eso tiende a asociarse en Chile, y que estamos segraga[d] o[s] con... o sea con barrios donde se vive, universidades donde se estudia, colegios donde estudiaste, ropa que usas, gente con la que te juntas. Y en lo mismo el “flaite” es, es como, no es exactamente el pobre, porque no es, no es justamente el antagonista del “cuico”, no, porque una persona puede ser pobre pero no necesariamente ser “flaite”. El “flaite” es como, ya la persona de más bajos recursos, pero que tiene una actitud, que e[s] el que va a robar, o que e[s] medio violento, él que anda con el cuchillo, él que te va a asaltar y te va a robar en la micro, él que anda rayando cosas de la calle, él que va a las marchas y te roba cosa[s], él que tira piedra en la marcha, ese es como... Entonces[s] “flaite” tiene una connotación negativa, como por, como el oportunista, el violento, no necesariamente el pobre.

Aucun de ces groupes n’est tout à fait homogène, car on est *cuico* ou *flaite* à différents degrés et selon certaines modalités. Parmi les *cuicos*, par exemple, un groupe particulier composé seulement de filles dites *pelo lais* a pris forme il y a quelques années. Voici ce que Sara en dit :

- (10) La[s] “pelo lais” partió porque eran, que toda[s] la[s] niña[s] a veces uno, que no son necesariamente los “cuico[s]”, porque los “cuico[s]” como todos tienen plata pero... Era que como algunas de estas niñas que eran las más bonitas todas tenían el pelo rubio porque como ya sabrás en Chile las clases sociales están segmenta[d] a[s] por cómo se ven las persona[s]. Entonces to[d]as parecen ser europea[s] o estadounidense[s]. Son to[d]a[s] rubia[s]. Y de pelo liso hasta el piso y to[d]as parecen modelo[s], entonces parte por el pelo liso de las “pelo lais”. Entonces ahora se asocia ser “pelo lais” con ser “cuico”, ser bonita, y ser un poco hueca, también.

2.3 Distinctions et hiérarchisations

Lorsque Sara a fait son retour à Santiago après avoir passé son enfance et son adolescence à Osorno, elle a été choquée par les marqueurs et la stratification régissant le comportement des groupes appartenant à l'élite. À l'intérieur de cette sphère, elle s'est rendu compte que les manières de se comporter ou de parler non ajustées aux normes produisaient des irritations ou des sanctions :

- (11) [...] la gente tenía un trato muy distinto, ehh porque había mucho, mucho más eh, como prejuicios y, y clases, y, y formas estructurados de ser, y grupos separa[d]os, y forma establecidas en cómo la gente tenía que comportarse, y cómo no, y con quién juntarse, y con quién no, cosa así que en Osorno no pasaban. [...] en Osorno habla[b]amos de una manera muy, o sea que, nos molestaban en Santiago, a mí y a mis amigos de Osorno, por las palabras que usábam[s], y además porque entre mis compañero[s] de Osorno [riendo] habla[b]amos de una manera particular que, que solamente hablam[s] con nuestro[s] amigo[s] y que [en]tonce[s] nos costó má[s] cuando... que no, acá no[s] molestaban, en Santiago.

Sara rapporte que son groupe social, celui d'une classe aisée, n'utilise pas le mot *cenar* ni l'expression *tomar once*, mais plutôt *comer* et *tomar té*, respectivement. Au niveau de la prononciation, elle dit que les groupes favorisés préfèrent prononcer [tʃ], par exemple *Chile* [tʃile] ou *ocho* [otʃo], tandis que les secteurs populaires préfèrent *Shile* [ʃile] ou *osho* [oʃo]. Elle-même en offre un témoignage :

- (12) A mí me sale la ‘tch’, que es de “cuico”, ‘chilenos’. [...] es como de... más “flaite”, el ‘osho’. Y el ‘otcho’ es de más “cuico”.

Chaque groupe peut adopter quelques formes linguistiques particulières plus ou moins durables, comme c'est le cas de l'expression *como que*, utilisée par des jeunes femmes *cuicas* – d'après Sara, par influence de l'anglais :

- (13) ¿Sabe[s] qué es lo que me he dado cuenta últimamente? Que, que toda[s] mi amiga[s] hablan con el “que”, se nos quedó pegado el “que”, el “como que”. [...] Y eso, es viene del, he vi[s]to que los inglese[s], o sea los de Est-, lo[s] gringos dicen “like” todo el tiempo. Te está hablando y dicen [imitando] “I’ve been like”, “like”, entonces es que todo el tiempo... [...] [en]tonces que todo que todo lo que están diciendo se relativiza, porque tóo pasa a ser un “como que” pero nada “es”. “Como que fui a una fiesta”, “como que no me gustó”. ¿Pero fuiste o no fuiste a la fiesta? ¿Pero te gustó o no te gustó? Pero y es todo, ¡y es impresionante! Se nos pegó a todos. O sea a mí también se me pegó un tiempo. Tuve que, tuve que conscientemente dejar, eh, y presentaciones de taller, reuniones, todos hablando así. [...] “Como que”, y yo no sé cuál fue, qué es el efecto pero, pasó a ser que todo el discurso, o sea además[s] que la persona estaba hablando mal [risas], porque no estaba estructurando independiente de las palabras que use, y que tal vez puede ser que, eh, que claro, puedo usar “cenar” o “comer”, pero el discurso está estructura[d]o. Acá no, perdía el hilo. Entonces yo empecé, empecé a desesperarme, y ya no podía escuchar una historia entera. Yo a la L. no la podía escuchar hablando, porque usaba el “como que”

cuarenta y ocho veces en una sola frase y a mi[s] amiga[s] también. Entonces fijate porque es raro ese fenómeno. [...] Es una muletilla. [...] no estás comparando na[d]a. Pero se ha usa to[d]o el tiempo y viene del “like”, en los gringos que lo usan todo el tiempo también, los gringos ¿no? lo, los gringo[s].

Dans les interactions en face à face, et tout dépendant du degré de proximité ou des relations hiérarchiques entre les interlocuteurs, les formes de traitement peuvent varier, tel qu’il est suggéré par Sara : le *voseo* verbal (*¿cómo estai?*) correspond à une relation très proche et horizontale; le *tú*, à une relation assez proche et horizontale; le *usted*, en revanche, peut correspondre à une relation respectueuse, mais souvent distante ou asymétrique :

(14) E: Tú dices “¿cómo estai?”

S: Sí. [...] o sea, cuando, cuando yo tengo un poquito de confianza, porque igual soy confianzuda, ya parto con el “¿cómo estai?”, pero si es primera vez que conozco a alguien o en una tienda, o estoy tratando con un cliente, no, ahí no. [...] El “usted” siempre me complica, nunca sé cuándo usarlo. A veces lo uso en la misma frase le digo “tú” y “usted”, y me paso de uno al otro, [en]tonces con mi suegra nunca sé cómo decirle. Me, me complico siempre.

Lorsque le langage sert à discriminer socialement, il ne le fait pas toujours de façon explicite, mais parfois sous des formes voilées ou euphémistiques, tel qu’il est exprimé par Sara en (15) pour le cas des *cuicos* envers les personnes de groupes moins favorisés. Mais la discrimination se fait dans tous les rangs de l’échelle sociale et sous différentes formes. En (16), Sara rend compte des conflits engendrés par la lutte pour les postes de travail entre les travailleurs chiliens et les migrants externes, notamment les Haïtiens :

(15) Yo creo que... se usa mucho acá el... y sobre todo aquí en Chile... Yo creo que como las cosas nunca se dicen de manera directa, el lenguaje es clave, porque se usa mucho eufemismo todo, entonces acá... en vez de la... y la gente como de más poder o tergiversa los discursos, o en vez de decir. Siempre, como que te pasa un efecto raro. Que nunca lo sabría explicar bien, pero es como en vez de asumir y decir, eh hay el pobre no dice nada, y hay él que e[s] más humilde, él que tiene una casa más pintoresca. Pero y [en]tonce[s] tratan con eufemismos de, de parecer simpático[s] y empático[s], pero en verdad no lo están siendo. Entonce[s] es como doble discurso, que no aporta pero no se, no se asume, [riendo] entonces con el lenguaje manipulan la situación, porque, ehh...

(16) E: Leí en alguna parte un artículo que decía “Santiago está cambiando de piel”, en el sentido de que ahora hay más gente de otros sitios.

S: Ah claro.

E: Eh ¿[...] tú te has dado cuenta de eso, a través de tus, de los años?

S: Sí, es bacán. Como me toca mucho moverme, por, por to, por distintas comuna[s], ehh, por lo que te decía antes. He visto sobre todo este año, la cantidad de gente de otro[s] paíse[s], es *heavy*. Entonces yo lo encuentro bacán, como ahora está lleno de haitiano[s], de colombiano[s], venezolano[s], eh, sobre todo como en el área de servicios y construcción, que son donde me muevo entonces, ehhh es bacán, pero también me da susto, como veo que se está enfrentando po, entonces por ejemplo voy a barrios que son de trabajadores, no sé del cuero, y donde están llegando mucho[s] haitiano[s] a trabajar; y como están trabajando mejor, echan a los chileno[s], y traen, lo[s] contratan a ellos, entonce[s] aparte los chilenos se empiezan a enojar, entonce[s] después veo afiches pega[d]o en la calle como, [imitando] “negros, váyanse” no sé qué. Y me enoja y lo[s] [riendo] empiezo a borrar porque me dan rabia. Pero me parece bien que, que que empieza a mezclarse má[s], pero me da susto que... que... no lo[s] reciban bien, como ojalá que se maneje mejor, de lo que parece que está manejando ahora.

3. Analyse et interprétation

Les témoignages d'Hernando et de Sara montrent qu'ils pensent le langage comme une pratique sociale où les expériences de déplacement spatial et de mobilité urbaine sont inséparables de l'expérience de parler et de la manière de le faire. Dans ce qui suit, nous allons d'abord analyser séparément les caractéristiques de la ville et du parler telles qu'elles se dégagent de leurs témoignages pour ensuite essayer de les intégrer.

3.1. *Sur la ville*

Dans son récit, Hernando offre sa vision de la ville. Pour lui, la ville est un ensemble fragmenté empêchant la mobilité quotidienne d'un individu ou d'un groupe. Les barrières sont à la fois économiques, sociales et culturelles. Chaque groupe ou classe sociale vit dans son propre monde (« *viven en su mundo* ») (5), de manière que la ville peut être vue comme une juxtaposition de mondes ou comme un archipel (« *y hay islas lingüísticos también* ») (5). Grâce à son travail, et malgré tous les obstacles, il a réussi à avoir une modeste maison à San Bernardo, quartier où il y a une coprésence de gens provenant de différentes régions chiliennes et de la migration étrangère, et où des liens sociaux et culturels sont en train de se tisser. Malgré cela, Hernando considère que son environnement à San Bernardo est hostile et dangereux à cause de la délinquance et la violence, à tel point qu'il voudrait quitter Santiago et retourner dans sa communauté. La tension entre le lieu d'origine et le lieu où l'on habite fait partie de la condition migrante, tel que le signalent Antileo y Alvarado en se référant à la migration mapuche à Santiago : « Pareciese que en el imaginario mapuche convivieran dos territorialidades nostálgicas : la del sur despojado y la de la ciudad intervenida » (154). En bref, pour Hernando, la ville apparaît à la fois comme un espace de cohabitation où des solidarités sont construites et comme un espace de divisions et de conflits sociaux; comme un espace d'opportunités, mais aussi de menaces et d'insécurité.

Pour Sara, la ville est un espace fortement codifié. Elle signale que les gens des milieux favorisés sont très marqués par des normes et des préjugés sociaux; que des catégories ont été construites pour distinguer et hiérarchiser les groupes ou classes; et que ces groupes ou classes sont définis par un type d'associations hétérogènes. Ainsi, par exemple, la notion de *cuico* incarne l'association d'une personne à son appartenance à une classe sociale haute, à un quartier chic, à une bonne instruction, à un collège ou à une université déterminés, au type de vêtements qu'elle porte, au type de gens qu'elle fréquente, à une option politique de droite, parfois à une attitude hautaine.³ Celle de *flaute* naît de l'association d'une personne à son appartenance à une classe sociale non favorisée, à un manque d'instruction, à un quartier populaire, à un comportement de voyou, à une attitude transgressive et violente. Les *pele lais* sont de jeunes filles associées à leur appartenance au groupe *cuico*, aux quartiers chics, à la finesse et à la beauté, aux cheveux longs, lisses et blonds, et parfois à une certaine superficialité. Dans sa mobilité quotidienne, Sara sort souvent de son quartier chic et se rend compte de la présence

³ Une autre interviewée appartenant cette fois à la classe populaire offre sa propre définition de *cuico*, laquelle va dans le même sens : « Los que miran por debajo a la gente, corbata y zapato, los que miran a la gente en menos, la mirada 'yo soy más que tú'. »

grandissante des migrants provenant de Colombie, du Venezuela ou d'Haïti, notamment dans les quartiers habités par la classe des travailleurs (services, construction, cuir, etc.), ce qui contribue à créer une société plus 'mêlée', ouverte et multiculturelle, mais aussi à générer des tensions, de la discrimination et des conflits, tel que symbolisé par l'écriteau qu'elle a pu observer et qu'elle mentionne en (16) : « *Negros, váyanse* » (« Nègres, foutez le camp » [Notre traduction]). La ville apparaît donc pour Sara comme un espace où certaines associations hétérogènes – linguistiques et non linguistiques – sont construites pour baliser la vie sociale, et aussi comme un espace avec des secteurs très denses et divers où se posent incessamment les problèmes de la traduction interculturelle, de la lutte pour les postes de travail et des accommodements non conflictuels.

3.2. *Sur le parler*

Parler est une activité à la fois créatrice et structurante. Une analyse des fragments (1) et (7) nous conduit à affirmer que le parler est une activité à la fois créatrice et structurante, ce qui implique que la 'langue' n'est pas un code extérieur au parler, mais bien quelque chose de dynamique à l'intérieur même du parler. En effet, en (7), Sara laisse entendre que *parler* est une activité qui est constamment en train de se renouveler (« *en relación a la otra persona uno siempre está creando lenguaje nuevo[s]* »), trouvant donc que la variation et le changement de la *langue* ne sont pas une anomalie, mais plutôt une conséquence de cette activité créatrice (« *la gente e[s] creativa entonces e[s] como normal que, que hayan tanta variante[s]* »). Une idée clé s'en dégage : il n'y a pas de dichotomie entre le parler et la langue; la langue est l'aspect systématique du parler. On retrouve cette même idée chez Hernando. En effet, en (1), il se réfère à la façon dont les paysans d'une communauté mapuche parlent espagnol : étant donné qu'ils maîtrisent peu les ressources linguistiques de l'espagnol (« *lo poco y na[da] que se sabe* »), ils mobilisent quelques-unes de ces ressources pour faire leur propre création discursive (« *propia creación para hablar un español* »). Bien qu'il se réfère à une situation limite particulière, ce fragment révèle le mécanisme général à travers lequel le savoir linguistique (c'est-à-dire le répertoire de ressources linguistiques pouvant appartenir à plus d'une tradition idiomatique) est mobilisé par les locuteurs pour façonner leur parler. Il est suggéré de ce fait que la 'langue' n'est pas un objet total et complet, immobile et séparé de l'activité du 'parler', mais plutôt le moment structurant du parler qui consiste à mobiliser de ressources pour modeler le discours.

Parler est une activité associative. L'analyse des fragments (4) et (6) nous amène à affirmer que le parler est une activité qui tisse des liens. En effet, en (4), Hernando explique que le fait d'enseigner le mapudungun à Santiago a contribué à créer une communauté (« *me ven acá y me dicen "mari mari, peñi"* 'bonjour, mon frère' [Notre traduction] *¿Por qué? Porque yo hice comunida[d]* »), ce qui l'amène à affirmer que « la langue est communauté ». Il s'aperçoit que le fait de parler porte en lui-même un pouvoir associatif. De même, en (6), lorsqu'il rend compte du processus d'intégration des migrants haïtiens et des Chiliens dans son quartier, il raconte que son voisin haïtien a enseigné aux gens un mot du créole – *masisi*, qui signifie 'transgenre, homosexuel déclaré' – et que ce terme s'est diffusé, étant maintenant utilisé pour établir de liens de voisinage entre ces deux groupes. D'après Hernando, ce migrant haïtien a su trouver dans ce mot un moyen pour marquer sa présence (« *Aunque sea con insolencia, pero, pero quiere él marcar espacio* ») en même temps que son désir d'entrer en relation avec les autres (« *El que habla fecunda, y el que no habla muere* ») dans un contexte urbain

multiculturel. Le terme *masisi* est un ‘intraduisible’ en ce sens qu’il n’y a pas de mot espagnol équivalent pour le traduire, les catégories n’étant pas transposables telles qu’elles d’une langue à l’autre.

Parler est une activité territoriale. L’expérience d’Hernando l’amène à affirmer, en (3), que « la langue se parle selon le territoire » (« *se habla territorialmente* »). Obligé de quitter son territoire mapuche, Hernando va trouver un autre territoire, celui des langues et des dialectes qu’il apprend à habiter à chaque étape de son parcours; et ce, toujours de manière incomplète, ce qui nous fait penser à la « langue fuyante » de Canetti (1977), celle qui substitue au territoire qu’on est en train de perdre. Hernando fait d’abord sa traversée du mapudungun à un espagnol campagnard; ensuite, il passe à un espagnol de la construction, puis à un espagnol académique. Une dynamique territoriale s’instaure : le locuteur et ses ressources langagières doivent chaque fois se déterritorialiser et se reterritorialiser. Ceci nous fait penser qu’en réalité, c’est toute l’activité du langage qui est affectée de l’intérieur par le territoire où elle se déploie. Étant une partie du langage, la langue aussi, en tant que structure, suit ce jeu incessant de métamorphose territoriale.

*Parler en est une activité indicielle.*⁴ En (5), Hernando suggère que la ville est un espace stratifié où l’on trouve de multiples barrières socio-économiques et culturelles (« *hay lugares que nosotros[s] no entramos[s]* ») qui se traduisent aussi par l’instauration de quelques traits socio-indiciels capables d’actualiser les distinctions et les inégalités (« *hable para conocerte, para saber si [...] puedo ser tu amigo* »). De ce fait, les rencontres entre groupes déterminés sont évitées et des murs invisibles sont érigés, notamment entre les migrants mapuches et les groupes habitant les quartiers chics de la ville. Chaque groupe s’enferme dans son propre monde (« *viven en su mundo* ») en parlant son propre sociolecte (« *y hay islas lingüísticos también* »). Sara aussi parle de la stratification qui marque la différence entre les groupes socio-économiques. En (8), par exemple, elle dit que la manière de s’habiller et de parler marque la différence entre elle et le groupe des travailleurs. Lorsqu’on lui demande si la différence dans le parler est une question de vocabulaire, elle signale qu’il y a aussi d’autres indicateurs très significatifs : l’intonation et le style du discours (« *son palabra[s], pero los tonos. [...] la, la forma de ser más directa, o menos directa a decir la cosas, también* »). Cette affirmation suggère que, pour elle, la pertinence linguistique ne se limite pas aux phonèmes et à leurs allophones ou à la syntaxe de l’énoncé : elle inclut aussi les éléments prosodiques et les tournures des énoncés, puisqu’ils portent la signification sociale pouvant produire des distinctions et des hiérarchies. Cela revient à dire, à un niveau plus profond, que le parler est une pratique sociale pouvant à tout moment marquer et reproduire les distinctions et les inégalités sociales. Lorsque Sara dit que « le langage manipule la situation » (15), elle suggère que le langage est un acteur politique qui n’a cessé d’agir au sein de la vie sociale. Mais les distinctions et fragmentations sociales ne se dessinent pas seulement entre groupes socio-économiques très différenciés : elles peuvent aussi apparaître à l’intérieur même de chacun de ces groupes. En (11), Sara rend compte des distinctions entre membres d’un même groupe social aisé se diffé-

4 Nous reprenons le concept d’indexicalité tel que défini par Blommaert : « [...] we need to think of linguistic signs as being indexically organized, where indexicality stands for the projection of sociocultural function onto semiotic form. Such projections of functions may be widely diverse, and the range of possible functions for linguistic signs is far larger than just their conventional linguistic functions » (2010).

renciant selon leur mobilité. Ceux qui ont toujours vécu à Santiago peuvent vouloir se différencier de ceux qui ont passé quelques années dans une autre région du pays. Un des vecteurs de cette différenciation est le langage (« *nos molestaban en Santiago, a mí y a mis amigos de Osorno, por las palabras que usábamo[s]* »).

Un ensemble de termes désignant des catégorisations sociales saillantes de la ville a émergé. En (9) et en (10), Sara précise la signification de quelques-uns de ces termes couramment utilisés : *cuico* ‘*persona de altos recursos, con buena educación, que puede ser muy pretenciosa*’; *flaite* ‘*persona de menos recursos asociada a la delincuencia*’; *pelo lais* ‘*muchacha de la clase alta, bonita, algo superficial, de pelo lacio y rubio*’. De cette manière, le langage permet aux locuteurs de se référer au monde social tout en différenciant des groupes et des positions relatives, et en y inscrivant les habitants de la ville. Quelques traits linguistiques sont devenus des marqueurs d’appartenance à certains groupes sociaux. En (12) – (14), Sara en donne quelques exemples. Pour désigner ‘le repas du soir’, les *cuicos* utilisent le mot *comer*, tout en évitant et, parfois, en stigmatisant le mot *cenar*, qui est plutôt utilisé par les classes moyennes et populaires. La haute fréquence de la béquille *como que* ‘comme que’ distingue les jeunes femmes *cuicas*. De même, l’expression *tomar once* ‘prendre du thé ou café le soir’, très généralisée dans les secteurs moyens et populaires, est soigneusement évitée dans les secteurs aisés. Les formes de traitement (*usted está bien / tú estás bien / estoy bien*) sont un enjeu constant dans l’interaction des gens, car elles expriment ou une horizontalité, ou une verticalité dans les relations; ou une proximité, ou une distance affective; ou une proximité, ou une distance sociale.

3.3. Sur la ville dans le parler

Nos deux locuteurs parlent de la ville, mais on pourrait également dire que c’est la ville qui parle à travers eux. La ville a besoin du langage pour continuer à fonctionner. De plus, les deux locuteurs parlent sur le parler en ville, tout en révélant que le parler a besoin d’un environnement pour produire du sens. De ce fait, à la manière de la bande de Moebius, la dynamique urbaine se prolonge dans le langage; et le langage, dans la dynamique urbaine. La ville n’est donc pas la superficie extérieure sur laquelle on parle. Il existe plutôt une relation d’interdépendance : entre la ville et le langage, il y a une symbiose.

Soulignons cette relation symbiotique telle qu’elle est exprimée ou reste subjacente dans les propos de nos interviewés. Parler en ville, pour eux, veut dire : a) faire une création discursive pour se connecter avec l’environnement urbain et pour répondre aux besoins communicatifs de la vie quotidienne; b) établir des connexions entre le parler des uns et des autres, mais surtout entre ces parlers et d’autres éléments appartenant à des ordres différents, comme le revenu, les vêtements, le lieu de résidence, le degré d’instruction, la mobilité, la préférence politique, la couleur des cheveux ou de la peau – de manière qu’un mot ou une tournure grammaticale reste ainsi enfermé dans un bloc d’associations hétérogènes; c) s’insérer dans et participer à une ou plusieurs sphères de connexions (territoires) de la ville, car en entrant et en sortant de ces sphères, ou en les traversant, les locuteurs renouvellent leurs ressources linguistiques et communicatives pour mieux s’ajuster au flux de la mobilité et des connexions; d) mettre en fonctionnement divers ordres d’indexicalité.

4. Conclusion

Nous avons pu constater qu'Hernando et Sara, en tant que locuteurs ordinaires, perçoivent des aspects linguistiques que les linguistes oublient parfois : par exemple, le caractère dynamique, pluriel, relationnel et conflictuel de l'activité du parler, ou la dimension sociale et politique de la langue. Nous avons également vu que, à partir de leurs expériences et de leurs témoignages, les locuteurs font preuve d'un savoir intuitif assez profond et complet du langage. Finalement, nous avons remarqué que le point de vue des locuteurs montre l'étroite relation entre l'usage de la langue, la perception et la valorisation des formes linguistiques, et la dynamique urbaine. Loin de séparer le langage et la ville, ils soulignent l'entrelacement de la vie urbaine et de l'activité du langage.

Références

Antileo Baeza, Enrique y Claudio Alvarado Lincopi. *Santiago waria mew. Memoria y fotografía de la migración mapuche*. Ediciones Comunidad de Historia Mapuche, 2017.

Blommaert, Jan. *The Sociolinguistics of Globalization*. Cambridge University Press, 2010.

Canetti, Elias. *La langue sauvée. Histoire d'une jeunesse 1905-1921*. Albin Michel, 1977.

Descola, Philippe. « Les pliures du monde ». *Panorama de la pensée d'aujourd'hui. Entretiens*, édité par Aliocha Wald Lasowski, Fayard, 2016, p. 712-734.

Merleau-Ponty, Maurice. *Signes*. Gallimard, 1960.

Morin, Edgar. *La voie. Pour l'avenir de l'humanité*. Fayard, 2011.

Fecha de recepción: 25/11/2020

Fecha de aceptación: 21/12/2020



Tinkuy

Boletín de Investigación y Debate
Universidad de Montreal
n.º.25 (2020)



TINKUY

ISSN 1913-0481